



Christian Doumet

## Les partis politiques ne pensent pas

(À propos de la *Note sur la suppression générale des partis politiques*, avant-propos de Jacques Julliard, suivi de « Mettre au ban les partis politiques » par André Breton, et de « Simone Weil » par Alain. Climats, 2017)

Il est des livres qui semblent être venus de loin tout exprès pour nous parler de notre présent le plus immédiat. Des pages comme attentionnées à notre actualité, soucieuses de notre situation. Écrites sans doute par quelqu'un qui pensait, très au-delà de son propre présent, à ce possible réalisé dont nous sommes les témoins. À moins – hypothèse non moins plausible, nullement exclusive de la précédente, d'ailleurs – que le présent, ou ce que nous nommons ainsi, soit traversé par des constantes qu'il n'en finit pas de reconduire. La petite *Note sur la suppression générale des partis politiques* de Simone Weil, récemment rééditée aux éditions Climats, est en tout cas de ces livres qui nous parlent de près.

Il ne semble pas qu'on connaisse exactement la date de sa rédaction, mais on imagine sans peine (et quelques allusions du texte vont dans ce sens) que la réflexion de la philosophe s'inspire à la fois du triple spectacle qu'offrent en Allemagne l'hégémonie du parti nazi, en U.R.S.S., celle du parti communiste, et en France, les déchirements politiques de la Troisième République agonisante. La *Note* fut publiée pour la première fois dans le numéro 26 de la revue *La Table ronde*, au mois de février 1950, soit sept ans après la mort de son auteur. Deux mois plus tard, André Breton, dans *Combat*, saluait « ces vingt pages, en tout point admirables d'intelligence et de noblesse. »

Leur valeur tient en effet au point de vue surplombant qu'adopte Simone Weil. Même si elle illustre son propos en puisant dans l'histoire de l'immédiat avant-guerre, l'étendue qu'elle donne à la notion de « parti » engage la pensée hors de la politique, sur le terrain de notre rapport à la vérité. Cette notion prend corps, dit-elle en substance, au moment où un individu s'en remet à un groupe quelconque du soin de penser à sa place le vrai, le juste et le bien public. Pour l'individu en question, cet abandon comporte un appréciable bénéfice : il n'est, en effet, « rien de plus confortable que ne pas penser. »

Pour comprendre cette cristallisation de parole, d'autorité et de durée en « parti », il faut remonter à la Terreur, et précisément à l'évolution du club des Jacobins. D'abord société de réflexion, mais devenu très vite un lieu majeur d'influence doté de réseaux dans tout le pays, le club jouera un rôle décisif dans les purges et les éliminations qui culminent le 9 thermidor. « Ainsi sur le continent d'Europe, écrit Simone Weil, le totalitarisme est le péché originel des partis. » Le ton est donné. Les partis politiques sont un héritage direct de la Terreur dont ils tiennent leurs trois utilités principales : fabriquer des passions collectives, exercer une pression sur la pensée de leurs membres, assurer, enfin, leur propre croissance.

Ainsi définis, ils apparaissent très éloignés de toute vocation au bien. De moyens d'action collective, ils deviennent à eux-mêmes leur propre fin. Suivant une logique implacable, Simone Weil montre en effet comment l'adhésion à une cause commune se double du désir de voir cette cause gagner en ampleur et étendre son influence. La croissance du parti se confond alors avec la valeur de la cause : « *il s'ensuit inévitablement une pression collective sur les pensées des hommes.* » Tel est le glissement fatal à partir duquel l'auteur détaille les raffinements d'une telle pression, exercée, le plus souvent, à l'insu des intéressés.

Comment un homme en vient-il à *penser en tant que monarchiste, ou en tant que socialiste, communiste, national-socialiste...* ? Comment épouse-t-on cette pensée induite, aux contours flous mais aux injonctions fortes, aux idées frustes mais aux slogans péremptifs ? De quels ressorts joue cette métamorphose d'une conscience individuelle en une parole aliénée ? Simone Weil a là-dessus des pages où se ressent l'influence d'Alain : elle y déploie une sorte de phénoménologie amusée du tribun de réunion électorale. Nul besoin, dit-elle, de prendre des avis, d'écouter des conseils ou de consulter les oracles du comité central. Il suffit, pour l'orateur, de se consulter lui-même ; de faire affleurer un certain état mental qu'ont provoqué en lui tant de réunions de cellule et de meetings politiques. C'est cette condition atmosphérique, cette teneur affective et ce rythme oratoire qui lui reviennent et qui, en lieu et place de toute réflexion propre, font naître la parole du *en tant que*.

De tels mécanismes ne sont pas nouveaux dans l'histoire : l'oppression spirituelle et mentale menée par l'Église catholique dans sa lutte contre l'hérésie fournit le modèle achevé de ce que les partis politiques reproduiront, avec la même puissance, dans l'ordre laïque : bien des sermons ne sont, après tout, que des manières de réchauffer le langage là où il procure une vibration spéciale de la voix, des images faciles et quelques idées vagues.

Rompre avec ces mécanismes, c'est d'abord reconnaître, comme le fait ici l'analyste, que les partis ne pensent pas, et qu'il est donc de la plus haute importance de renoncer aux habits d'emprunt qu'ils nous proposent : le souci du bien public ne peut s'en trouver qu'accru. C'est retrouver en soi l'exigence de la vérité qui ne s'accommode d'aucune approximation. C'est surtout refuser la démission de la raison sur laquelle, pourtant, reposait tout l'édifice du *Contrat social*.

Quel génie éditorial bien attentionné, malicieux et clairvoyant a choisi de nous rappeler cet avertissement quelques semaines avant l'élection présidentielle de 2017 ?

Christian Doumet est né en 1953. Agrégé, professeur de littérature française à Paris-Sorbonne, membre de l'Institut universitaire de France. Il a publié des récits, des livres de poèmes, des essais sur la poésie et la musique. Parmi ses derniers ouvrages : *La Donation du monde*, poèmes (Obsidiane, 2014), *L'attention aux choses écrites*, essai (éd. Cécile Defaut, 2014), *Notre condition atmosphérique*, récit (Fata Morgana, 2014), *Penser avec Fukushima*, essai (Cécile Defaut, 2016), *Paris et autres déambulations* (Fata Morgana, 2017).